



Christina conserve des objets dédiés à Lisa, comme cette bougie.  
© Yves Poulain

**D**ans le poêle de la maison, une bûche se consume à grandes flammes malgré le temps doux à l'extérieur. Le salon et la cuisine sont parfaitement rangés, à l'exception des Kapla et Playmobil qui traînent ça et là. « Je pensais qu'il allait faire froid donc j'ai allumé le feu », s'excuse Christina. À quelques mètres, son fils de 10 ans, Mathis, cheveux blonds et yeux bleus perçants, joue avec un petit ballon de rugby. L'atmosphère chaude et insouciance tranche avec le sujet de la discussion. Christina a perdu sa fille Lisa en 2018 à presque cinq mois de grossesse. « Au début c'était la catastrophe, mais j'ai pris du recul. Aujourd'hui je suis apaisée », décrit la mère de 42 ans. La directrice des ressources humaines a eu un nouvel enfant en 2019: Yannick, aujourd'hui âgé de 5 ans. « À sa naissance, on m'a dit: "Ça y est, la famille est au complet." Mais non, il n'est pas né pour la remplacer! »

Lisa a sa tombe au cimetière d'Illkirch-Graffenstaden, et fait partie intégrante de la famille. « Je dis toujours que j'ai trois enfants. J'ai dit une fois que j'en avais deux, j'ai eu envie de courir après la personne pour lui expliquer toute l'histoire. » Il faut dire que l'arrivée d'un « enfant d'après » a été difficile à appréhender pour Christina. Comme beaucoup de parents, elle a décidé d'accueillir un nouveau bébé à la suite d'une mort périnatale: un décès vers la fin d'une grossesse, ou juste après la naissance. Selon l'Ined, la moitié des femmes ayant vécu une mort périnatale redonnent la vie dans les cinq années suivantes. Devant son chocolat chaud, dans un café fréquenté de Strasbourg, Emilie raconte comment elle aussi a « assimilé » la mort

## « Ce n'est pas l'enfant d'après qui répare, mais il y participe »

**Après la perte d'un enfant lors d'une grossesse ou en début de vie, des femmes font face à des périodes d'angoisse lors de la venue de l'« enfant arc-en-ciel ». Elles cherchent du soutien auprès d'autres personnes qui vivent aussi un deuil périnatal.**

d'un nouveau-né. En mars 2021, ses deux jumeaux, Victor et Jules, meurent après 23 semaines de grossesse. Trois mois après leur décès, la Strasbourgeoise de 35 ans retombe enceinte: « Il fallait que la vie reprenne rapidement. » La période n'est pas de tout repos. L'ombre d'une nouvelle grossesse non aboutie plane, même si tout va bien sur le plan médical. « C'est de l'apnée tout le long », confie-t-elle aujourd'hui. Angoissée, la travailleuse sociale se rend trois fois par semaine aux urgences. « La moindre sensation te replonge dans ce que tu as vécu lors de la grossesse précédente. » Agathe naît finalement en bonne santé en mars 2022: un moment « libérateur après neuf mois de peur ».

### « Soit on est tous fous, soit c'est normal! »

Pour Christina, l'annonce de l'arrivée d'un petit frère à son aîné Mathis, alors âgé de 4 ans, a été marquante: « Il n'a pas réagi, j'étais surprise. Quelques minutes plus tard, il a dit: "J'espère que cet enfant ne va pas mourir aussi." J'avais l'impression de ne pas l'avoir assez protégé. »

Les deux mères se retrouvent confrontées à la gêne que suscite leur deuil auprès d'une partie de leurs proches. Elles commencent à chercher des personnes pour partager leur peine et leurs angoisses. Pour Emilie, cela passe d'abord par des forums en ligne, puis par l'application WeMoms. Elle rejoint un groupe de parole à Strasbourg, en 2022 après la naissance de sa fille. Christina en fait déjà partie depuis 2019. « Ça m'a beaucoup

aidée: j'ai rencontré d'autres gens qui vivaient la même chose que moi, raconte cette dernière. Je me suis dit: "Soit on est tous fous d'en parler encore, soit c'est normal d'être encore mal, même après l'arrivée d'un nouvel enfant!" »

Organisé par l'association Nos tout-petits d'Alsace, le groupe de parole L'enfant d'après se réunit tous les deux mois depuis six ans, à l'hôpital d'Hautepierre. Il est encadré par la psychologue Dominique Merg-Essadi, qui organise des groupes d'échange autour du deuil périnatal depuis plus de trente ans. Elle sentait un besoin spécifique d'accompagnement: « Ces mères ont déjà intégré la mort de leur bébé. Et elles se sentent mal à l'aise d'être enceintes face à des parents qui viennent de perdre leur enfant. »

Pour la psychologue, ces femmes trouvent « un lieu pour exprimer leurs doutes, alors qu'elles font face à trop d'injonctions à aller mieux ». « Ça m'a aidé dans ma réflexion, à savoir comment en parler à ma fille née après », explique Emilie. Mais cela leur permet aussi de faire de l'humour et de « dire des choses qui seraient choquantes pour l'entourage », selon Dominique Merg-Essadi. Pour Christina, ces moments d'échange « ne sont pas glauques ». Elle s'est formée pour pouvoir accompagner les nouveaux venus, et sourit en expliquant: « Pour dédramatiser, je raconte parfois une anecdote avec Mathis qui, alors qu'on était au cimetière, était jaloux: "Pourquoi j'ai pas de tombe moi aussi?" »

### « Ça a changé ma manière de l'éduquer »

Du côté des hommes, on ne se presse pas pour participer aux groupes de parole. Aucun n'y est venu individuellement depuis les débuts. S'ils aident leurs compagnes dans ce cheminement et sont présents pour apporter leur soutien, Christina pense que « beaucoup ne s'autorisent pas à y aller ». Pour Emilie, « puisqu'ils ne l'ont pas vécu dans leur chair, c'est plus abstrait pour eux ». Son compagnon Adrien ne s'attarde pas sur sa propre souffrance: « Elle a été maman pendant cinq mois, j'ai été papa pendant trois heures. »

Pour Emilie comme pour Christina, ces années ont marqué une rupture. Les deux se disent marquées, moins insouciantes. « Avant j'étais spontanée, je faisais les choses sur un coup de tête, se remémore Emilie. Maintenant je suis très exigeante sur les règles de sécurité. Et d'un autre côté, ça a changé ma manière de l'éduquer: je suis très joueuse. » Christina a même commencé à voir un peu de positif à la suite de cette épreuve: « Lisa m'a fait rencontrer des personnes formidables, et sa mort pousse à se concentrer sur l'essentiel, ça fait relativiser beaucoup de moments difficiles. »

Pour que cette situation ne reste pas taboue, les mères décident d'en parler, à rebours des générations précédentes. « Nos parents avaient appris à ne pas considérer ces enfants morts comme des personnes, mais comme des essais », estime Christina. D'autres parents discutent librement de ces « bébés d'après », qui sont désignés comme des « bébés arc-en-ciel ». « On utilise ce terme sur Internet pour se comprendre rapidement, explique Emilie. C'est une belle image: le soleil après la pluie. » Certains estiment à l'inverse que le mot masque la souffrance ressentie, et fait peser un poids sur l'enfant vivant, le mettant en relation avec son aîné décédé.

**« Petit, j'imaginai des scénarios que j'aurais pu vivre avec mes grands frères, ça m'occupait »**

Yanis a aujourd'hui 20 ans, et ses parents ont décidé d'aborder tôt le sujet de ses deux grands frères nés jumeaux prématurés, puis décédés. « J'avais 4 ou 5 ans, et je suis reconnaissant envers mes parents de l'avoir fait à ce moment. Elle, se rappelle l'étudiant en cinéma. Ça m'aurait mis mal de l'apprendre plus tard par moi-même. » Il dit avoir ressenti un peu de chagrin, mais pas une souffrance difficile à porter: « Quand j'étais petit, j'imaginai des scénarios que j'aurais pu vivre avec eux, ça m'occupait. Parfois ils me donnent de la force: quand j'ai une balle de match au tennis, je me dis: "Celle-là, elle est pour eux!" »

Emilie a abordé le sujet très tôt avec sa fille Agathe, deux ans et demi aujourd'hui: « Je lui en parle, mais pas trop souvent. Elle a quand même compris, elle m'a dit: "Victor et Jules, dodo dans le ciel." » Emilie ne veut pas lui mettre de pression, au risque d'en faire un « bébé pansement »: « Ce n'est pas l'enfant qui répare, mais il y participe. Il faut être attentif à ce que le bagage ne soit pas trop lourd. Sinon, c'est trop simple pour nous, et trop dur pour eux. »

Yves Poulain



Emilie dans la chambre de sa fille Agathe. © Yves Poulain